

pas dans une maison. Sur ce dernier point nous n'obtiendrons aucune concession. Je vous cèderais de grand cœur ma propre demeure si c'était possible ; mais je ne suis que locataire, et, si je vous logeais chez moi, il arriverait malheur au propriétaire. »

Pou lao-yé se croyait un fin politique en s'abaissant pour abaisser nos prétentions, en s'attribuant le mérite du bon vouloir, des bons offices, du dévouement à notre égard tandis qu'il rejetait la responsabilité de toutes les difficultés sur les chefs indigènes. C'était le même artifice qu'au Nam tso, et, ici comme là, le fil dont la ruse était cousue était un peu voyant. On causa de la situation générale du pays. Pou lao-yé crut l'occasion bonne de se relever à nos yeux. Il nous expliqua que les Tibétains de cette contrée étaient fort turbulents, divisés en un grand nombre de petits cantons dont les chefs étaient indépendants les uns des autres et n'obéissaient guère au Nan-tchen gya-po, leur prince nominal. Les vols de bestiaux, les razzias, les attaques à main armée se renouvelaient fréquemment. Il était sans cesse obligé d'intervenir pour apaiser les querelles, terminer les différends, prévenir les conflits. Quoique la tâche fût ardue, d'autant plus qu'il n'avait point de soldats à sa disposition, il s'en tirait assez bien grâce à l'autorité que lui donnait sa qualité de représentant du Légat Impérial dont le nom était partout craint et respecté, grâce aussi à l'influence personnelle que lui-même avait su acquérir auprès des chefs indigènes, très puissants personnages aux yeux des Tibétains, mais fort insignifiants pour des Chinois. Ils lui savaient gré des efforts souvent couronnés de succès qu'il faisait pour maintenir la paix, et reconnaissaient si bien l'utilité de son rôle qu'ils avaient envoyé une pétition au Légat Impérial, le priant de ne point rappeler Pou lao-yé et promettant d'augmenter son traitement. Le brave homme parlait avec conviction et avec une lenteur complaisante, oubliant qu'il se contredisait. Sa vanité compromettait sa diplomatie. En fait, il se vantait autant qu'il s'était calomnié. Nous en eûmes bientôt une première preuve. On nous vola un yak pendant la nuit et l'enquête ouverte à notre requête par le t'oung cheu fut sans résultat.